

**Mai 68 revisité**  
**La Cérémonie des adieux par Henri Maler**  
**Politis 5 mai 1988**

Cet article commente la parution de trois livres :

Mai 68, une histoire des événements, Laurent Joffrin, Le Seuil

Vingt ans après, que reste-t-il de 68 ? Henri Weber, Le Seuil

Mai si, rebelles et repentis, Daniel Ben Saïd et Alain Krivine, La Brèche

QUE s'est-il passé il y a vingt ans ? On peut trouver une première réponse à cette question dans le livre de Laurent Joffrin, journaliste à Libération, Mai 68, histoire des événements. Si par « histoire » on entend « récit », il n'y a pas lieu d'être déçu : la synthèse proposée restitue avec fidélité le cours des événements, la trajectoire de la crise et les fils qui la nouent. Des témoignages longtemps enfouis sont mis à contribution, des récits dispersés sont réunis et le puzzle recomposé. On pourra reprocher à l'auteur de s'en tenir trop souvent à l'écume des faits, et notamment de nous tenir à l'écart de l'œil du cyclone : la grève générale, telle qu'elle fut vécue et pratiquée dans les entreprises. Comme telle, pourtant, cette chronique satisfera les mémoires défaillantes et les curiosités béantes...

... Car, par bonheur, elle n'est pas totalement solidaire de l'interprétation qui l'introduit, l'inspire et la conclut. Cette « histoire revisitée de Mai » l'est en effet en vertu d'une version démocratique que l'auteur, à la suite de quelques autres (Ferry et Renault, Lipovetsky, etc.), prétend substituer à la version révolutionnaire, comme si elles s'excluaient.

Une telle alternative — démocratie ou révolution — éblouit plus qu'elle n'éclaire, d'autant qu'elle traîne après elle un système d'oppositions réductrices. Ainsi, Mai 68 aurait été essentiellement culturel et non pas politique (comme si les échecs politiques de Mai et de l'après-Mai n'avaient pas grevé leurs effets culturels et sociaux). Ainsi encore, Mai 68 aurait promu l'individu et non le groupe : « L'individu, et non la classe ou le groupe, sort — en fin de parcours — renforcé de Mai », (comme si l'individu était le même selon qu'il émerge de victoires ou de défaites des mouvements collectifs).

Que dire surtout du « saut salutaire et brutal vers la démocratie », que Laurent Joffrin diagnostique ? Quand il s'efforce de lire l'histoire non plus dans son déroulement mais dans son dénouement ?

« Diffus, confus, évanescent et omniprésent, l'héritage de Mai dit sa vraie nature. » Or, précisément, si l'héritage de Mai est « diffus et confus », c'est qu'il n'a pas été transmis en ligne directe à un unique descendant : la Démocratie. C'est un héritage disputé et dispersé, qui reste l'enjeu de

luttons actuelles. Et quand on veut, comme Joffrin, troquer Marx contre Tocqueville, encore faut-il ne pas conserver ce qui est commun à certaines de leurs thèses : une conception finaliste de l'Histoire. Celle-ci ne nous propose aucune énigme à résoudre, et par conséquent aucune énigme résolue, aucun secret délivré, aucune vérité révélée. Il n'y a pas de vérité unique et ultime de Mai 68. L'affirmer, ce n'est pas se complaire dans le pluralisme et le relativisme interprétatifs chers à Raymond Aron : c'est comprendre l'Histoire comme un champ de possibles, certes délimités, mais toujours ouverts : le passé n'est jamais totalement derrière nous.

D'ailleurs, si nous suivions Joffrin, il faudrait avouer que sa vérité de 1968 coïncide avec ses confusions de 1988: «Le marché, la concurrence sociale, l'autonomie libérale, la paix civile, l'assouvissement des pulsions sont les grands vainqueurs de l'après-Mai.»

Comment peut-on amalgamer ainsi les victoires de Mai et les victoires sur Mai... ou tenir leur distinction pour secondaire ? Car Joffrin, bien sûr, n'ignore pas qu'il y a démocratie et démocratie, individualisme et individualisme. Mais l'essentiel semble être pour lui d'exorciser le mythe de la Révolution. Or, si bien des «Vive la Révolution» furent puérils, que dire de «Vive la crise» ?...

Henri Weber ne se satisfait pas de simplifications excessives. Aussi dans les meilleurs chapitres de son livre, *Vingt Ans après*, que reste-t-il de Mai 68, s'efforce-t-il de comprendre «le travail de Mai» (chapitre 5) pour en évaluer certains résultats : «Avènement de l'individualisme narcissique ?» (chapitre 6).

Dans le travail de Mai, Weber voit la combinaison de trois grands mouvements : un mouvement démocratique-libertaire, un mouvement hédoniste-communautaire, un mouvement romantique-messianique. Ces impulsions, Weber s'efforce d'en saisir, non sans finesse, la complexité. Aussi la dimension romantique-messianique n'apparaît-elle pas ici comme l'enveloppe stérile d'une dimension démocratique aux contours insaisissables. Ainsi, Weber peut tenter de clarifier le magma confus des tenants de l'«hypothèse démocratique» chère à Joffrin : et en particulier de s'attaquer à la «notion molle» d'individualisme, pour opposer notamment l'individualisme égoïste et l'individualisme communautaire porté par Mai. Le triomphe du premier ne saurait être que précaire, partiel et temporaire : il n'est pas une fatalité où Mai 68 trouverait enfin son accomplissement.

Comme Lipovetski (mais non Joffrin) le croit. Toutefois, si Weber mène cette discussion, c'est après avoir préalablement congédié le messianisme révolutionnaire. L'opération est menée tambour battant. Dès le premier chapitre, *Une ruse de la raison*, l'auteur s'efforce de montrer que les pronostics stratégiques de la Ligue, confirmés jusqu'en 1975, ont été

ensuite infirmés : ceci l'amène ainsi à récuser le concept léniniste de Révolution. Dès lors, une réévaluation de l'Esprit du temps (chapitre 3), qui sous-tend Mai 68, s'impose. C'est à condition de ne pas les circonscrire à la France et à quelques semaines que les «événements» eurent leur «morphologie» : mouvement international, prolongé, juvénile et gauchiste. Dès lors, la spécificité du Mai français — la conjonction du mouvement juvénile et de la grève générale — est éludée et l'auteur peut se risquer à écrire que «Mai 68 n'est pas une mobilisation de la classe ouvrière(...) mais un fait de génération ». L'importance accordée à l'étude d'Un nouvel acteur historique, la jeunesse (chapitre 4), a aussi pour fonction de reléguer les anciens acteurs. Seraient-ils inauthentiques, dépassés, archaïques ? Après le mythe du prolétariat, le mythe de la jeunesse ?

Aussi, Weber nous propose-t-il de partager ses adieux au messianisme (et au prolétariat-messie). Mais c'est parce qu'il les identifie à la perspective révolutionnaire et à l'« anticapitalisme de principe » — qui, dit-il, a, dans le contexte de la crise, «renforcé la rigidité du système productif». Faut-il lire qu'il a fait le jeu du patronat ? Serait-ce que l'utopie missionnaire doit faire place au pragmatisme gestionnaire ?

Weber nous propose (au contraire ?) un idéal de gauche : «L'utopie démocratique : l'avènement de la démocratie sociale » qui équivaut pour lui au « réalisme démocratique » : quel réalisme ? L'utopie démocratique, même vaguement définie, n'est-elle pas nécessairement radicale ou révolutionnaire ? L'utopie démocratique, écrit-il, est «une utopie subversive : le principe égalitaire s'attaque de proche en proche à toutes les formes de discrimination et d'oppression ». Subversion ou corrosion ? Peut-on faire l'économie de luttes frontales, ne serait-ce que pour des réformes ? De la critique radicale que recouvre l'anticapitalisme, qu'il soit ou non «de principe» ? Sur ces questions, semble-t-il, Weber hésite encore : «La question de savoir si cette expansion démocratique est compatible ou non avec le capitalisme reste ouverte.» Où l'on voit que les relectures de Mai 68 sont fondamentalement stratégiques. Et comme il faut se déterminer, Weber a fait, respectable mais discutable, son choix...

... Qui n'est pas le même — on s'en doute et on s'en convaincra à la lecture du débat publié dans ce numéro de Politis — que celui de Krivine et Ben Saïd, tel qu'il ressort de leur livre, Mai si ! Rebelles et repentis. Les auteurs le savent : le partage du possible et de l'impossible est l'enjeu moins d'un débat que d'un combat. Dont le débat est partie prenante : aussi leur livre est-il délibérément polémique et critique. Aussi fait-il flèche de tout bois et dans toutes les directions. On ne retiendra ici que quelques thèmes.

Dans une première partie — « 1968 : les faits inaccomplis » —, Krivine et Ben Saïd reviennent à leur tour sur Mai 68, non pour en faire l'autopsie ou régler des comptes, mais pour tenter d'en redécouvrir des possibles.

Non pas le concevable (car « tout est possible » ou presque) mais les possibilités effectives. C'est-à-dire les potentialités inscrites dans la dynamique des événements (y compris celles que les dérobades, les carences ou les erreurs ont étouffées). Mais aussi les virtualités qui débordent les limites d'une situation historique donnée (parce qu'elles appellent, pour se réaliser, des conditions non encore remplies).

Ces potentialités et ces virtualités, Krivine et Ben Saïd les explorent lucidement dans les modalités de la grève générale et de la crise politique de Mai, négligées par les auteurs des livres précédents. Pour conclure qu'il est « hasardeux » de voir dans la grève générale de mai-juin « un prolongement archaïque du XIXe siècle dans le XXe siècle ». Car « il y a autant de raisons, et peut-être plus, de penser que, par nombre de ses caractéristiques, elle est la première grève générale du XXIe siècle. » Nos auteurs seraient-ils encore à la recherche d'un modèle ?

Krivine et Ben Saïd nous assurent du contraire dans la deuxième partie de leur livre — « 1968-1988 sans mythe ni fétiches » —, où ils mesurent leur trajectoire dans de multiples domaines et sur la plupart des questions qui ont éprouvé les convictions de la gauche et de l'extrême gauche. Retenons le raccourci qu'eux-mêmes proposent de leur bilan : « De ces années d'expériences, nous voulons retenir : une politique sans religiosité, le prolétariat conçu comme un chantier permanent et non comme un Messie armé, un internationalisme à construire sans cesse recommencé, une histoire ouverte, sans prédestination ni paradis retrouvé. » Le léninisme se serait-il soudainement assagi ? Qu'on s'en félicite ou qu'on le déplore, rien n'est moins sûr...

Au fond, nos trois livres convergent sur un point, un seul peut-être : un spectre hante la Révolution, le spectre du messianisme. Mais alors que Weber et Joffrin nous invitent, pour chasser le spectre, à renoncer à la Révolution, Krivine et Ben Saïd tentent de conjurer le spectre pour sauver la révolution. La Révolution vraiment ?

A cette question, Krivine et Ben Saïd essaient de répondre en mettant en valeur sa nécessité ou son urgence pour relever les défis de notre temps : notamment le défi démocratique, le défi féministe et le défi écologique. Aussi la troisième partie de leur livre, « 1988: la suite dans les idées (ou le nécessaire et le possible) », prolonge-t-elle ce choix, qu'ils éprouvent en particulier en le confrontant à certaines thèses de Pierre Juquin, en direction duquel ils esquissent une ouverture que la récente campagne présidentielle a concrétisée et dont l'avenir seul permettra de vérifier le sens.

En tout cas, nul doute qu'avec cet essai, Krivine et Ben Saïd deviennent, pour les militants atteints de rigidité doctrinaire, soupçonnables de toutes les trahisons. Mais, pour ceux qui ne confondent pas fidélité et ressassement ?

Au gré de leurs convictions, les lecteurs pourront voir dans la mise en perspective proposée ou bien l'emballage brillant d'un dogmatisme frileusement entretenu, ou bien l'ébauche hésitante d'une mutation nécessaire.

Pour les uns, Ben Saïd et Krivine seront convaincus d'immobilité, et ils ne manqueront pas d'arguments pour cela. Quelle valeur accorder à un bilan critique qui multiplie les réticences quand il s'agit de comprendre l'impuissance et les échecs de l'extrême gauche et se contente trop souvent de la recette éprouvée (mais qui ne l'a utilisée ?) qui consiste à s'assurer que l'on a raison... parce que l'on a moins tort que d'autres ? Quel sens prêter à la perspective de la Révolution — si l'on en admet l'hypothèse — quand son horizon s'éloigne, ses modalités s'estompent et ses débouchés s'évaporent ?

Pour d'autres au contraire (à moins que ce ne soient les mêmes), Ben Saïd et Krivine seront crédités d'une évolution significative. N'empruntent-ils pas, pour revisiter Mai 68 et prospecter l'avenir, la voie non des prophéties illusoires (selon lesquelles l'Histoire serait chargée de réaliser des promesses) ou des utopies impuissantes (selon lesquelles l'Histoire doit être conduite par la main vers un idéal), mais celle d'une utopie radicale et concrète qui, bousculant les schémas établis, se présente comme une méthode de connaissance du possible et d'action sur le réel ?

Ne s'engagent-ils pas, eux aussi et avec d'autres, sur le chemin des révisions qui, à l'écart des reniements de circonstance, s'imposent à toutes les composantes de la gauche ?

Mai 68 revisité ou le débat stratégique réactivé... Acceptons-en l'augure... Dispensé de «contribuer à la confusion générale en proposant ma propre interprétation de Mai 68», pour reprendre ce qu'écrit Weber avec humour pour annoncer la sienne, je me draperai de surcroît dans la célèbre citation d'un vénérable patriarche. Mais peut-on se passer des ancêtres les jours de commémoration ?

« Si construire l'avenir et dresser des plans pour l'éternité n'est pas notre affaire, ce que nous avons à réaliser dans le présent n'en est que plus évident ; je veux dire : la critique radicale de tout l'ordre existant, radicale en ce qu'elle n'a pas peur de ses propres résultats, pas plus que des conflits avec les puissances établies. » Etonnant, non ?

Henri Maler

## LES AUTRES LIVRES

Mai 68, l'entre-deux de la modernité de Jacques Capdevielle et René Mouriaux. Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

Nanterre 1965-1968, de Jean-Pierre Duteuil, préface de Daniel Cohn-Bendit. Editions Acratie (BP 23, 64470 Mauléon).

Journal de la commune étudiante d'Alain Schnapp et Pierre Vidal Naquet  
(réédition) Le Seuil

La France de 68 d'Alain Delale et Gilles Ragades (réédition) Le Seuil.  
Mai en héritage — 14 portraits, 490 itinéraires, d'Elisabeth Salvaresi,  
226 p.